Cahiers de recherches médiévales

Journal of medieval studies

6 | 1999

Vulgariser la science

Espace et Paysage chez Pierre Bersuire et quelques Avignonnais

Denis Hüe

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crm/929>

DOI : 10.4000/crm.929

ISSN : 1955-2424

Éditeur

Honoré Champion

Édition imprimée

Date de publication : 15 février 1999

ISSN : 1272-9752

Référence électronique

Denis Hüe, « Espace et Paysage chez Pierre Bersuire et quelques Avignonnais », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 6 | 1999, mis en ligne le 11 janvier 2007, consulté le 15 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/crm/929> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.929>

Ce document a été généré automatiquement le 15 décembre 2022.

Tous droits réservés

Espace et Paysage chez Pierre Bersuire et quelques Avignonnais

Denis Hüe

- 1 Nombreuses sont les études qui abordent une œuvre littéraire en s'interrogeant sur sa perception de l'espace : cet angle d'attaque fécond permet en général de mettre en lumière, au delà du simple espace géographique, une conception plus générale, une authentique *vision du monde*. De là, la réflexion glisse souvent vers une approche structurale de l'œuvre, où l'espace est compris de façon métaphorique, espace du rêve, de l'imaginaire ou du discours.
- 2 Mon propos ici est relativement différent, dans la mesure où je vais m'interroger non pas sur l'espace comme donné narratif, mais sur quelques occurrences, pour l'essentiel non-littéraires, de l'espace et du paysage au Moyen Âge.
- 3 Pour cela, fixons quelques guides : les œuvres que je vais aborder proviennent dans leur ensemble, du milieu avignonnais du milieu du ^{xiv}^e siècle, les autres ne servant que de point de comparaison, de référence extérieure ; nous sommes à un moment intéressant de l'histoire des idées et des représentations, d'abord parce qu'il est assez bien documenté, ensuite parce qu'indéniablement s'y opèrent, entre 1310 et 1350, quelques-unes des mutations qui amèneront l'épanouissement humaniste des siècles suivants. Avignon est un foyer culturel essentiel à cette période, où se côtoieront des cartographes singuliers, des encyclopédistes moralisateurs, et des artistes de premier plan ; et je compte parmi eux autant Enguerrand Quarton¹ que Pétrarque. Ce que je compte approcher ne sera donc en aucun cas la perception de l'espace « selon l'homme médiéval », mais la façon dont, à la fois empreints de tradition et d'une attitude intellectuelle qui leur est propre, des clercs avignonnais ont pu percevoir l'espace et le paysage.
- 4 Mon propos, par ailleurs, n'est pas de m'interroger sur l'espace en tant que cadre narratif ou notion abstraite. Il est de rechercher les notations qui font passer de cette catégorie intellectuelle à la réalité du paysage, à la perception physique – ou symétriquement, de cette perception physique d'un décor, d'un cadre, au concept. D'où

la nécessité de distinguer le paysage de l'espace, de l'espace *géographique*, tel qu'il est vu au cours du Moyen Âge.

- 5 Le paysage a la particularité de participer d'une vision humaine réelle. Il est, au premier chef, ce que nous voyons, ce *dans quoi* nous sommes. On le devine rural mais pas désertique, campagnard mais pas forestier : c'est en quelque sorte la présence humaine, présence agricole qui non seulement modèle le paysage, mais permet de le reconnaître comme tel par cela même qu'il autorise et implique le regard. Il est, malgré son aspect « naturel », un élément organique d'une *géographie humaine*, puisque pour avoir un paysage, il faut, avant tout, un observateur².

- 6 Il n'en est pas de même de l'espace, qui est d'abord une catégorie de pensée, et qui se conçoit toujours en termes d'exclusion : aussi bien dans les *disputationes* que dans les réflexions des encyclopédistes, il faut définir l'espace, l'opposer au néant (controverse de Fridugise et d'Agobard) ou le distinguer des objets qu'il contient (voir à ce propos l'article « espace » de l'*Encyclopédie*). Pour l'homme médiéval, ce qui est connaissance de l'espace est d'abord d'ordre verbal. Le monde se déroule au loin de nous non pas comme un paysage qu'il faudrait parcourir, mais comme une liste, un inventaire de noms de villes, de montagnes et de rivières qu'il s'agit de maîtriser. On connaît la *mappamundi* du *Liber Floridus* de Lambert de Saint-Omer³ : sur une carte en TO schématisée à l'extrême sont disposées des listes de noms, les peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. S'il ne s'agit pas, bien sûr, d'une carte au sens moderne, nous sommes malgré tout face à une *représentation* du monde et de sa disposition, qui passe par une sorte de double équivalence, verbale et graphique. Les noms des peuples ne suffisant pas, on augmentera cette représentation de listes plus nourries encore, celles des noms des rivières et des montagnes : *géo-graphie* du nom qui complète la géographie politique, et qui a pour elle l'ancienneté, la stabilité, autant et plus peut-être que d'autres nomenclatures savantes du Moyen Âge.

- 7 Cela ne veut pas dire, pour autant, que le paysage ne soit pas perçu par l'homme médiéval comme digne d'intérêt ; les innombrables notations des trouvères sur la douceur du temps nouveau ne relèvent pas, quoi qu'on dise, du simple *topos*, et le cadre de vie, ces paysages dans lesquels on se déplaçait n'étaient pas plus indifférents aux hommes qu'aujourd'hui. Ils sont simplement en-deçà du verbal pour le plus souvent, ne méritant pas d'être dit, ou sinon, de façon fugitive et souvent en reprenant les mots des autres ; et encore, ce qui est perçu et salué par les poètes, ce sont les changements de temps, la douceur, le chant des oiseaux : les éléments mobiles d'un paysage stable par nature, dont l'immobilité apparente empêche que l'on parle puisque, à force d'être présent, il devient intemporel. De fait, on ne parle pas – on écrit encore moins – du quotidien : nous savons tous pourtant la place qu'il occupe dans une vie qui, justement, est *quotidienne*.

- 8 On pourrait même s'interroger davantage : quel pouvait être le *paysage* que voyaient nos ancêtres ? en dehors d'un paysage urbain sur lequel il faudra revenir, la campagne se résumait pour le plus souvent à un enclos cultivé, une forêt dans laquelle on n'a pas de vue et où le paysage est tout au plus un cadre, un huis clos ; quelques montagnes désertes à l'horizon qui ne comptent pas, puisque l'on n'y va pas ; une mer que l'on craint autant que la montagne⁴ : l'essentiel du paysage humain se limite à quelques rangées de légumes, à la lisière de la forêt que l'on parcourt parfois pour poser des collets ou ramasser du bois, ou pour des courses plus lointaines. Les forêts

dissimulaient, en même temps que l'horizon, l'essentiel des reliefs et il fallait de longues journées de route avant que les essences changent, que le paysage soit perçu comme différent.

- 9 Le paysage qui nous intéresse ne sera donc pas celui de la réalité, mais le décor que l'on se construit, que l'on se décrit, que l'on rêve. Il est celui de l'été, de la chasse ou de la pêche, des vergers riants et des clairières verdoyantes. Celui que l'on représentait sur les tapisseries, que l'on peignait sur les murs, celui dont se vante l'Hiver dans un *Débat de l'Hiver et de l'Été* :

...J'ay mes chambres parées, peintes à fleurs de lis ;
Il n'est gens en ce monde, grand, moyens ne petis
Bestes oyseaux sans nombre, qui n'y soyent assis⁵

- 10 Est-il paradoxal dès lors de dire que « le paysage, c'est ce qui est représenté sur les tapisseries » ? En tout cas, il est impossible de faire l'économie des représentations euphoriques que l'on trouve, par exemple, dans la Chambre du Cerf du Palais des Papes, dans lesquelles le monde extérieur devient pour l'homme un authentique cadre. Le paysage, la nature prennent alors, à être choisis comme écrin pour accompagner la vie des grands, une signification sur laquelle il importe de se pencher.

Pierre Bersuire et la moralisation

- 11 Parmi les clercs qui ont contribué au faste et à l'intelligence de la cour d'Avignon se trouve un personnage intéressant par sa diversité et son acuité intellectuelle. Né à la fin du XIII^e siècle au nord de Fontenay-le-Comte, Bersuire, après avoir été franciscain, devient bénédictin à Maillezais. Il ira à Avignon où il sera protégé par le cardinal Pierre des Prés, puis reviendra sur Paris, où il traduira pour le roi Charles V les *Décades* de Tite-Live⁶.

Son œuvre majeure est un vaste concordancier des notions bibliques, commentées et moralisées à l'usage des clercs et des prédicateurs. Sa démarche, typique de l'attitude que l'on retrouvera dans la scolastique finissante, analyse, divise et subdivise sans fin, quel que soit l'objet de son étude. Ainsi, par exemple, l'entrée « Mardochee » :

MARDOCHÆUS. Nota quod Mardocheus fuit princeps in curia Assueri, & avunculus, nutritor et instructor reginæ Hester, Aman vero superbi contemptor, & ipsius nequitia superator & Iudæorum populi liberator, & insidiatorum regi revelator sicut omnia apparent per historiam Hester. Interpretatur enim Mardocheus amaricans imprudentem, vel amaricatio imprudentis. Et sic dico quod ipse potest significare quemlibet bonum prælatum, qui, scilicet

*Nutritor pupillorum
Detector malignorum
debet esse Contemptor superbiorum
Salvator damnatorum
Damnator perversorum...*⁷

- 12 Typique de la démarche de Bersuire, la double suite de mots homéotéleutes souligne un parallélisme entre les qualités de Mardochee (*nutritor, contemptor, liberator, revelator*) et celles que l'on attribuera dans un *encomium* au bon prélat. Mais l'analyse nous le montre assez, au sein d'une démarche qui paraît absolument symétrique (ce que souligne encore le chiasme central *amaricans imprudentem // amaricatio imprudentis*) Bersuire ménage un espace de liberté, et sinon les idées, du moins les formules prennent une indépendance qui s'efforce de coller au plus près des choses, et pas seulement des mots. Avant même l'attitude scolastique, c'est l'approche de la

moralisation qui apparaît, plus intuitive, plus mystique, plus riche à mon sens par son humanité même.

- 13 Moins systématique, mais tout aussi stimulante, l'autre œuvre majeure de Bersuire sera le *Reductorium morale*, sorte d'encyclopédie abrégée et moralisée. On ne s'étonnera pas de retrouver globalement dans cette œuvre la structure du *De Proprietatibus Rerum* : ce serait oublier que Barthélemy l'Anglais était franciscain et avait composé son livre à l'usage des clercs de son ordre. C'est dans la mouvance franciscaine que Bersuire a fait sa formation, et il sait s'en souvenir. On le voit toutefois, et c'est là un des intérêts de son travail, s'émanciper de son modèle en ajoutant trois livres : XIV : *De Naturae mirabilibus*, XV : *Ovidius moralisatus*, XVI : *De expositione et moralizatione figurarum et scripturarum enigmatibus*. A partir du moment où le monde est signifiant, tout ce qui le compose, y compris et surtout ce qui est atypique, portera sens : qu'il s'agisse des merveilles de la nature ou des fables d'Ovide, Bersuire poussera l'approche de moralisation jusqu'à son terme, dans une attitude d'appropriation qui lui est caractéristique. Si parlant du frêne, Barthélemy écrit :

*Fraxinus est arbor, ut dicit Isidorus, crescens in locis asperis et montanis, ex qua fiunt hastæ.*⁸

- 14 et ajoute plus loin :

*Cujus folia contra venenum sunt utilia, nam succo expresso et potui dato contra serpentes summe opiserum est.*⁹

- 15 Bersuire reprendra les mêmes notions, mais en des termes différents :

Fraxinus est arbor alta & procera, quae ad hastas optima est fabricandas.

- 16 et ajoutera surtout sa propre interprétation au fait que le frêne peut éloigner les serpents :

*talis est crux Christi : quia vere ipsa est hasta vel lancea ad impugnandum hostes spirituales, nam serpentes, id est dæmones, timent.*¹⁰

- 17 Le frêne qui est en puissance aussi bien la lance que la panacée, sera donc, à tous les niveaux, figure de la Croix, ce qu'évoque peut-être la lettre X au centre de son nom.

- 18 Certes, la moralisation faisait partie des modes d'approche et d'appropriation du monde bien avant Bersuire et les avignonnais. Mais il semble que la papauté va susciter un milieu culturel doublement favorable à la démarche de Bersuire : si l'on n'y compose pas d'encyclopédie, on prend les moyens de rendre utilisables celles qui existent et de synthétiser les connaissances, en même temps que l'on est attentif à la recherche d'une signification et d'une interprétation ultimes.

- 19 Pétrarque souligne que Jean XXII appréciait les tables et les index, et ce fait même me paraît révélateur de toute une démarche :

On était sûr de lui faire un grand plaisir en cueillant, à proprement parler, la fleur de tel ou tel ouvrage et en composant pour lui sous une forme abrégée ce que l'on appelle des tables ou un répertoire.¹¹

- 20 Il s'agit, au XIV^e siècle, de compléter la démarche d'appropriation du monde entamée au XIII^e siècle : après l'effort de l'inventaire encyclopédique, il importait de le rendre utilisable ; le rythme diastole/systole usuel de la recherche et de la réflexion humaine invite, après l'élargissement du discours sur le monde que représente le XIII^e siècle, à reprendre en main - en compte - et rassembler ce qui avait été conquis. Mettre en ordre le monde, c'est bien sûr le classer dans des nomenclatures qui sont autant de prises de possession, c'est aussi affirmer hautement des points de vue globalisants, et mettre en

perspective ce qui nous apparaissait comme foisonnement. Le monde portait évidemment un sens divin, tous le savaient depuis longtemps. Mais la moralisation systématique qui s'opère dans un *Reductorium* (s'attachant à effectuer à propos du monde ce qui était habituellement réservé à la Bible, déjà mis en œuvre dans le *Repertorium*) revient à régler le regard et à proposer une vision du monde unifiée.

- 21 La démarche de Jean de Hautfuney composant une table exhaustive du *Speculum Historiale*¹² est très comparable à celle de Bersuire reprenant le *De proprietatibus rerum* pour en dégager les significations morales ; mais elle est proche aussi, de façon plus subtile, des fresques en trompe-l'œil qui nous sont conservées, et dont il a déjà été question à propos du paysage : d'un même lieu, le spectateur contemple tout à la fois la chasse et le vivier, la pêche et les jeux d'enfants. Dans tous les cas, on met à disposition du regard, de façon à la fois exemplaire et univoque, le monde et son image, le monde et les mots qui s'y attachent¹³ : faut-il s'étonner, dès lors, que ce soit dans ce milieu avignonnais qu'Opicinus de Canistris développe une cartographie symbolique qui est tout à la fois géographique, calendaire, autobiographique et exégétique¹⁴ ?

- 22 Trois approches, trois regards montrant à quel point la perception du paysage et de l'espace peut représenter un enjeu particulier pour un encyclopédiste moralisateur avignonnais.

De la terre et de ses parties

- 23 Le livre XI du *Reductorium* est consacré à la terre dans toutes ses états : *De Terra et ejus partibus necnon de gemmis et lapidibus preciosis*. Il synthétise en cela ce qui était réparti en deux livres au moins du *De Proprietatibus Rerum*, puisque Barthélemy consacre deux livres distincts, l'un aux régions de la terre, l'autre aux minéraux. Contrairement à ce que l'on trouve dans le DPR, la partie « géographique » de l'énumération de Bersuire ne compte quasiment pas de noms de villes ou de régions. Après deux chapitres de généralités, *primo de terra in generali*, 2° *de montibus in generali*, le livre se déroule comme suit :

3 : *De Monte Marath (Ararat)* ; 4 : *De Montibus Bethel* ; 5 : *De monte Caucaso* ; 6 : *De monte Ebal* ; 7 : *De Monte Hebron* ; 8 : *De Monte Ethna* ; 9 : *De Monte Effraim* ; 10 : *De Monte Seir* ; 11 : *De monte Phasga* ; 12 : *De Monte Galaad* ; 13 : *De montibus Israel* ; 14 : *De monte Carmeli* ; 15 : *de Monte Moria* ; 16 : *De monte Thabor* ; 17 : *De Monte Libano* ; 18 : *De monte Oliveti* ; 19 : *De monte Olympia* ; 20 : *De monte Sinai* ; 21 : *De monte Sion* ; 22 : *De Agris....* ; 23 : *de Campo* ; 24 : *De Caverna* ; 25 : *De Colle* ; 26 : *De deserto* ; 27 : *De Prato* ; 28 : *De Rupe* ; 29 : *De fossa vel fovea* ; 30 : *De spelunca* ; 31 : *De valle* ;

- 24 Le chapitre 32 : *De arena*, est le premier d'une longue série alphabétique qui porte sur les pierres et les métaux, et s'achèvera au chapitre 136.
- 25 Cette liste peut susciter quelques commentaires : parler de la terre pour Bersuire, c'est parler d'un monde désert, où l'homme ne semble pas avoir sa place, et les montagnes, plus que d'autres lieux, restent évidemment déserts en ce sens. Alors que dans les listes proposées par Isidore et ses successeurs le nom d'un lieu est toujours associé au nom de ses habitants, ici, le lieu désert ne sera pas lié à l'homme. La liste qui est proposée n'est pas clairement alphabétique, même si l'on perçoit globalement cet ordre, brisé par des associations d'idées, rapports de proximité, permettant de passer de la montagne d'Effraim au mont Séir. Insensiblement, on s'efforce de passer d'une perception lexicale du monde à une perception réellement spatiale, même si cela n'est pas évident.
- 26 Il reste que, pour Bersuire, ces monts ne sont que des mots ; il n'a vu aucun de ceux qu'il nomme, et l'approche qu'il en aura restera bien générale, se limitant la plupart du

temps à une localisation. Néanmoins, malgré cela, la montagne – et par cela l'espace géographique lui-même – sera l'objet d'une moralisation. Bersuire, à la suite de Barthélemy, nous dit du mont qu'il est « tumeur de la terre, dont le pied touche le sol, et la tête est élevée vers le ciel » ; nous savons que « quoique solides, ils sont creux et caverneux, attirent les eaux et les rendent en fontaines perpétuelles, étant les sources des fleuves », et apprenons enfin que « les monts contiennent des pierres précieuses, produisent des fruits et des aromates, et sont plus exposés aux rayons du soleil »¹⁵.

- 27 Ce que Bersuire ajoute, c'est la démarche de moralisation, étonnante par sa richesse :

Ainsi sont les hommes saints et parfaits, qui se dressent vers le ciel par la contemplation, l'espoir et l'affection, alors qu'ils touchent la terre, c'est-à-dire l'enfer, par la crainte et l'attention. Ou bien la terre, c'est-à-dire leur basse condition, ils la touchent par leur humilité [...] Ils sont creux par humilité, vides par la pauvreté, et ils attirent de Dieu les eaux de dévotion et de grâce, c'est-à-dire de science, de pleurs et de compassion, et ils font naître pour les autres comme un fleuve de doctrine sacrée, comme on le voit d'Augustin et des autres docteurs. [...] Ils contiennent en eux les eaux, des métaux et des pierres précieuses, c'est-à-dire les vertus et les mérites[...]. Les fruits et les aromates qu'ils montrent sont la bonne renommée et les bonnes actions¹⁶...

- 28 C'est, comme d'habitude, l'ensemble des caractéristiques qui est pris en compte, et les grottes et les sources prennent ici une signification originale. On verra Bersuire s'exercer à ce type d'approche sur des lieux précis, et la démarche est je crois encore plus intéressante ; ainsi, après des remarques générales sur les monts, au cours desquelles il est amené à évoquer l'Etna :

Licet terra exterius frigida videatur, intus tamen aliquotiens magnis et igneis ardoribus inflammatur, sicut patet in monte Ethna in Sicilia, qui perpetuis incendiis semper spirat. Sic licet aliquando aliquis videatur exterius esse frigidus per indevolutionem, sicut sunt leves loquaces, aliquando tamen interius totus fervet et ardet per dilectionem, et ab eo exit ignis bonam operationem. Ignem veni mittere in terra (Luc II). Vel dic de illis, qui videntur esse humiles et benigni, et pauperes spiritus, qui tamen interius ardore, avaritiae et discordiae sunt accensi¹⁷...

- 29 Le phénomène volcanique est ici analysé dans une première perspective, et selon que la flamme intérieure est prise comme celle de la charité ou celle de la tentation, le volcan sera la figure de celui qui brûle d'une foi intérieure ou au contraire du pécheur hypocrite. Une telle analyse serait déjà en soi satisfaisante. Mais Bersuire s'attachera davantage dans le chapitre consacré au mont Etna lui-même, aux solfatares et proposera une nouvelle compréhension.

Etna est mons Siciliae, qui perpetuis incendiis semper spirat. Sunt enim ibi cavernae plene sulphure, ideo ratione fructum maris propinqui ventus ibi recolligitur, et sic aer prae agitatione, et prae caliditate sulphuris inflammatur, secundum Isid. Sed vere mundus perpetuo videtur spirare ignem luxuriae et avaritiae et iracundiae. Nam ibi sunt multae cavernae, id est multi homines qui, qui per vitia sunt cavati, qui sulphure, id est ardor concupiscentiae et malis affectionibus sunt repleti, et ideo ad statum venti, id est ad motum et ad agitationem tentationis vel exterioris occasionis faciliter his ignibus inflammantur...¹⁸

- 30 Vidé de sa substance, apte à recevoir toutes les concupiscences et à laisser s'enflammer le désir, l'homme est ainsi le jouet des tentations. Mais, davantage, le monde lui-même, non content de reproduire en grand les passions de l'homme, est aussi l'occasion de les illustrer, et d'en donner une signification qui dépasse le simple jeu des symétries pour inscrire l'ensemble de la création comme un équivalent de l'écriture. Les jeux de réponse et de résonance qui vont de l'homme au volcan et des montagnes à l'homme ne

sont en fait qu'un aspect de la grande homothétie qui associe la création à la Bible, et le monde à l'exposition du projet divin.

- 31 Pour Bersuire et ses contemporains, il n'est donc pas nécessaire que le paysage soit habité par l'homme pour être, d'une certaine façon anthropomorphique – peut-être devrait-on dire *anthroposémique*. Explorer l'espace, des deux façons que permettent les techniques du temps – cheminer lentement lors d'un voyage à pied ou à cheval ; établir la liste lexicale, l'inventaire des noms qui constituent et balisent l'image que l'on se fait du monde – revient, dans tous les cas, à une *ruminatio*, une lente appropriation des choses non pas selon elles-mêmes, mais selon leur substance et leur signification.
- 32 Cette perception de l'espace se reflète bien évidemment dans les cartes d'un Opicinus de Canistris, qui fait du monde méditerranéen le théâtre d'une représentation autobiographique, historique et eschatologique. Le monde, somme toute, ne l'intéresse que dans la mesure où il lui parle de lui-même, et si nous y réfléchissons, cette attitude que d'aucuns jugent pathologique n'est pas si éloignée de celle des cartographes médiévaux qui éclairent le tracé de leurs *mappæ mundi* de commentaires et de dessins : pour eux aussi, il s'agit de nous mettre en face d'un monde à lire autant que d'un monde à voir. Des mentions comme celles que nous retrouvons dans la *mappa mundi* de Petrus Vesconte : *hic pagani adorant ignem*, légendant un petit dessin où des silhouettes sont agenouillées de part et d'autre d'un brasier, ne sont pas que des redondances ou des éléments de divertissement destinés à meubler l'espace cartographique de régions mal connues : chaque mention peut renvoyer à une interprétation, et si Vesconte, au niveau de la Norvège, arrive à glisser, à côté d'un Lapon chevauchant un renne, d'un ours et d'un oiseau la mention *hic sunt ursi et falcones albi et consimilia*, nous ne pouvons que penser à ce que dit Bersuire, à la suite d'Isidore, à propos de l'Islande :

*Ibi sunt ursi fortissimi, qui cum unguibus glaciem frangunt et de sub aqua pisces extrahunt, quos manducant secundum Isidorum. Glacies est ista vita multum fragilis, aqua inferius est mundum prosperitas. Ursi ergo, id est demones, glaciem vite per mortem frangunt et inde de aqua deliciarum pisces, hoc est voluptuosos, extrahunt, quos devorant in inferno.*¹⁹

- 33 Davantage, pour les Avignonnais, différents en cela peut-être d'autres qui recherchent une univocité de la carte, l'espace du parchemin est lui aussi à illustrer, lui aussi à moraliser – comme si l'écriture médiévale reprenait l'image fondatrice de l'écrivain labourant de sa plume la feuille qu'il ensemence – autant que la carte. On a pu remarquer combien la signification des choses peut, selon le regard, se renverser, se modifier, passer du positif au négatif chez Bersuire, au moyen de la transition *vel dic*. Les représentations d'ordre cartographique de l'Afrique et de l'Europe, la première toujours chuchotant à l'oreille de l'autre, vont se décliner chez Opicinus selon toutes les formes, les deux continents étant tour à tour masculin ou féminin, moine tentateur ou Sainte Église, Grande Prostituée ou figure de la clergie : par le biais d'une lecture théologique, le monde est notre biographe, mais nous révèle à nous-même dans une dialectique qui constamment renverse les paramètres.

La ville et le désert

- 34 L'espace et le paysage, avant même que le regard humain se pose sur eux, sont déjà habités par l'homme, *signifiants* par essence. Il n'est pas étonnant dès lors que la ville, elle qui est *plena populo* par excellence²⁰, soit au bout du compte déserte. Elle n'apparaît que rarement, dans l'inventaire merveilleux du livre XIV, lorsqu'il s'agit de localiser un fait exceptionnel, comme par exemple la porte de la ville de Naples, reprise de Gervais de Tilbury :

Dicit idem Gervasius quod in ista civitate Virgilius in una portarum duas imagines lapideas posuit, unam speciem laetam et speciosam a dextris, aliam vero vultum tristem praetendentem posuit a sinistris. Istius ergo portae per magicam influentiam ea virtus erat, quos si quis pro aliquo negotio civitatem ingrediens, a casu vel a fortuna, non a proposito per partem dexteram illius portae ingredieretur, negotium suum prospere expediretur ; si vero a sinistra parte, ubi tristis erat imago, civitatem intraret, negotium suum adverse et non prospere proveniret. Ista enim, dicit Gerv, in anno quod fuit Acon obsessa, expertum se fuisse, sicut etiam et per quandam prolixam relationem declarat, quam hic ponere non curavi. Per istam portam civitatis intelligo, charissimi ingressum in eccl. civitatem, et introductio ad ecclesiasticas dignitates. In cujus ingressus est duplex imago, laeta, scilicet quae a dextris sedet, quae est innocentia vel justitia. et tristis, quae ad sinistram residet, quae est injustitia vel simonia.²¹

- 35 Nous qui avons de Naples une image colorée, foisonnant de cris et de vie, nous nous retrouvons dans une ville quasiment déserte, où les habitants ne sont plus que *si quis*, figures quasiment ectoplasmiques, ayant pour simple fonction chez Gervais de Tilbury de montrer la puissance de la magie de Virgile, chez Bersuire de préfigurer le jugement dernier.
- 36 La ville n'est donc pas caractérisée par sa population grouillante. A cela, deux raisons peut-être, la première étant que le petit peuple grouillant dans une cité est probablement interchangeable, et à coup sûr moins spécifique que tel où tel bâtiment. La deuxième est sans doute que la foire, lieu de rencontre et de foule par excellence, se trouvait le plus souvent hors les murs : dans tous les cas, ce n'est pas à la population que renvoie le mot de ville, mais bien plutôt aux bâtiments, aux édifices. Les vues de ville que l'on connaît sont souvent désertes, qu'il s'agisse, pour rester à Avignon, de la vue de Pavie dessinée par Opicinus²² ou, dans la chapelle Saint-Martial, du paysage urbain peint par Matteo Giovanetti. Souvenons-nous de même, de peu postérieure, de la vue de Rome présente dans les *Très Riches Heures* du Duc de Berry : la ville y est tout simplement pavée, et seuls Capitole, Colisée ou Château Saint-Ange y figurent, comme des îlots au milieu du désert. La façon dont Bersuire, dans le chapitre 72 de son livre XIV, *De aedificiorum mirabilium*, explique comment le temple d'Hercule a été épargné par les mouches est très révélatrice :

Aedificia facto fuerunt antiquitus mirabilia, unde nota quod dicit Solinus, quod Roma solebat esse templum seu sacrarium Herculis, in quod nec musca, nec canis poterat introire. Cum enim ibidem Hercules ex vaticinio Carmentis²³ se immortalem comperisset, et idem templum suo nomini dedicasset, et sacrificantes boves, et hostias cedentes muscae et canes molestarent, magnum deum dicitur Hercules fuisse deprecatus quod ibi amplius talia animalia non intrarent.²⁴

- 37 La construction du texte est telle qu'en dehors de Carmentis, les hommes sont comme absents, et que c'est par un tour passif qu'Hercule *est prié* de protéger son temple de la vermine.
- 38 La ville, à la façon de tout ce que nous disent les récits de pèlerins, devient le lieu d'un inventaire de *mirabilia*, de lieux à visiter, et paradoxalement un site désert. Le discours qui la prend en charge ne relève plus en général d'une connaissance de l'espace, d'une perception signifiante du monde. Il est de l'ordre du constat, et c'est ce qui est le moins humain qui pourra éventuellement nous apprendre qui nous sommes et ce que nous devons faire.

Excursus 1 : d'autres cités, d'autres régions.

- 39 Il importe de confronter ce que l'on vient de faire apparaître chez Bersuire et les autres Avignonnais à la « pratique générale » : expression dont on devine assez l'arbitraire.

Encadrant, dans la géographie comme dans le temps, les textes qui nous concernent, Marco Polo et Guillebert de Metz m'ont semblé révélateurs, et pourront indiquer assez vite combien le regard des clercs pontificaux est effectivement spécifique.

- 40 La description des villes chez Marco Polo est moins fréquente que l'on ne croirait à lire Calvino : description plutôt sèches, sauf pour quelques exemples, et surtout, intérêt constant non pour les édifices, mais pour la population : innombrables sont les mentions du type « Jasoie est en Persie meismes moult bonne cité et noble et de grant marchandise »²⁵, et ce qui sera toujours dit d'une cité, c'est la religion de sa population et ses richesses économiques, de production ou commerciales. Pour Marco Polo, la ville est peuplée, et c'est bien ce qui la caractérise ; la ville est en même temps représentative non seulement d'elle-même, mais aussi de la province dont elle est capitale : campagne et ville se mêlent pour rendre compte d'une vision essentiellement *humaine* de l'espace. Cela est bien sûr le fait d'un authentique voyageur, le fait d'un commerçant qui a parcouru lui-même ce dont d'autres parlent par ouï-dire. Mais, au delà de ces points évidents, nous sommes en face d'un regard sur le monde où le sens des choses n'apparaît pas, où le clerc n'a pas encore su poser de grilles de lectures, aux antipodes de ce que peuvent nous proposer les clercs avignonnais.
- 41 Rare exception à cette vision populeuse, la description de Pékin, qui se retrouve comme déserte. On nous dit certes que la population de la ville voisine, Kambaluk, a été déportée pour peupler Pékin. Mais cela fait, seules quelques silhouettes traverseront la ville pendant le couvre-feu, sages-femmes ou médecins, sans qu'on puisse évoquer d'autres population que celle des garnisons :

Celle est si grant comme je vous conteray, car elle est environ .XXIII. milles, c'est que en chascune quatre a de face .VI. milles, car elle est toute quarree, que d'une part que d'autre [...]. Elle a .XII. portes, et sus chascune porte a ung grant palaiz moult beau si que en chascune quareure a .III. portes et .III. palais. Et a chascun canton a ung palaiz moult beau et moult grant. Et en ces palaiz a moult grans sales, la ou les armes de ceulx qui gardent le palais demeurent. Et si sont les rues de la ville si droites et si larges que l'en voit d'une porte a l'autre, car ilz ont ainsi ordonné que l'une porte se voit comme l'autre du long de la ville par les rues. Et y a par la cité moult de beaulx palais et grans et de moult belles herberges et moult de belles maisons a grant habondance. Et y a ou milieu de la cité ung grant palaiz ou quel il y a une grant campane qui sonne la nuit que nul ne voise par la ville depuis qu'elle aura sonné .III. foiz; car nulz depuis n'y ose aler si non pour besoingne de fame qui travaille d'enfant et pour le besoing des malades ; et encore ceulx qui pour ce vont, si couvient il qu'ilz portent lumiere. Et si vous dy que il est ordonné que chascune porte de la cité soit gardee de mille hommes. Et n'entendez pas que ce soit pour paour qu'ilz aient de nulles gens, maiz le font pour grandesce et pour l'onnourance du seigneur qui laiens demoure, et encore qu'ilz ne vueillent pas que les barons facent par la ville nul dommage.²⁶

- 42 On devine derrière cette description un certain nombre d'images inconscientes, à commencer bien évidemment par celle de Jérusalem, la ville par excellence, ville carrée, aux douze portes, reflet de celle dont saint Jean, dans l'Apocalypse mesure les murailles. Mais dans cette description d'une ville aux rues désertes où les portes se font face et « se voient l'une l'autre », on retrouve la même étrangeté que sur le célèbre cliché de Daguerre pris en 1839²⁷, représentant le boulevard du Temple : le temps de pose y était tel que, hormis un cireur de chaussure et son client, globalement immobiles, aucun des passants n'a été fixé sur le cliché ; « paradoxe du cireur » : la foule se dissout pour laisser la marque d'un lieu idéal, à la fois populeux et désert, à la façon

des villes imaginaires de la Renaissance. Pékin est à la fois grouillante et déserte, et ne s'y voient que les garnisons, immobiles à chaque porte.

- 43 Lorsque Marco Polo quitte les grosses bourgades qu'il a si souvent traversées et omis de décrire, c'est pour montrer non pas une ville, mais un archétype : cité par excellence, ville capitale et cœur du pouvoir certes, mais surtout d'une ampleur telle que la signification ultime de ce qu'est une ville – et par conséquent une *civilisation* – lui échappe.

- 44 La question essentielle est ici celle de l'abstraction, de la capacité à comprendre les choses non selon ce pour quoi elles se donnent, mais selon le sens qu'elles portent. L'interprétation morale est une rareté chez Marco Polo, et même lorsqu'il est amené à raconter des merveilles, il se tient comme en retrait de ce que pourrait faire un clerc, et proteste d'un souci d'orthodoxie comme décalé au regard de tout le développement édifiant que l'on pourrait tirer de ce qu'il raconte :

De tout cela, vous devez croire ce qu'i s'accorde avec le saint Évangile, en disant que les Mages vinrent adorer notre Seigneur et qu'ils lui offrirent ces cadeaux. Tout le reste est erreur de foule infidèle et n'atteint pas au vrai, mais entasse menagerie sur menagerie, comme a coutume de faire le vulgaire sans instruction.²⁸

- 45 Soucieux de l'idée, de la signification et de la portée des choses, les Avignonnais présentent certes des villes désertes, mais elles sont consciemment exemplaires et profondément signifiantes. Prenons-y garde : leur signification est autre, et dépasse toujours ce que l'on peut attendre d'une ville.

- 46 Guillebert de Metz, pour lui, aura une démarche bien différente ; écrivant à l'extrême fin du XIV^e siècle, sans doute même au début du XV^e siècle, il se situe déjà, on va le voir, sur un autre versant. Après une présentation politique, qui nous rappelle que la ville est capitale, centre d'un pouvoir, le texte s'atomise en une suite de lieux, décrits, situés les uns par rapport aux autres, un peu à la façon dont Marco Polo ponctuait ses itinéraires en jours de voyage. Inventaire, énumérations, ces noms finissent, par leur abondance, par constituer une cité et son imaginaire, d'autant que Guillebert insiste sur les merveilles, parlant assez longuement de l'oriflamme, détaillant les reliques de la Sainte-Chapelle, parmi lesquelles « y a ung grand pié d'un griffon », mais surtout, cherchant à rendre la ville vivante par des notations humaines inusitées jusqu'alors :

Et devant le Palais demeure un pottier d'estain, bon ouvrier de merveilleux vaisseaux d'estain ; et tenoit des rossignols qui chantoient en yver. Le grant hospital, que le roy saint Loys fonda, dure des l'église Nostre Dame jusque a Petit Pont ; si a devant l'ospital, en une rue neufve, trente sept manoirs avec une boucherie, et place vuide devant la chapelle de l'hospital.²⁹

- 47 Pour Guillebert, la ville existe par le nombre, par la foule, par le bruit, et ce sera le premier à tenter une description statistique, empilant dans une sorte de compte vertigineux les nombres :

L'en souloit estimer a Paris plus de quatre mil tavernes de vin, plus de quatre-vingt mil mendiants, plus de soixante mil escripvains ; item de escoliers et gens de mestier sans nombre ; item la compaignie, prélas et princes a Paris, assiduellement conversans, les noblesces, les estas, les richesses et diverses merveilles, solemnitez et nouvelletez ne pourrait nulz raconter parfaitement. L'en estimait l'or, l'argent et pierreries estans aux reliques et vaissellement des églises de Paris, valoir ung grant royaume. On mengoit a Paris chascune sepmaine, l'une parmy l'autre comptée, quatre mille moutons, deux cens quarante boeufs, cinq cens veaux, deux cens

pourceaux salés et quatre cens pourceaux non salés. Item on y vendoit chascun jour sept cens tonneaux de vin...³⁰

- 48 Cette énumération de nombres évolue vers une suite de noms de personnes, écrivains et orfèvres, astrologues et copistes, dinandiers, musiciens, Chynenudy, « le bon corneur a la turelurette et aux fleutes », et même Nicolas Flamel et Christine de Pizan. C'est le nombre, la foule, les commerces, le grouillement qui font Paris, qui transforment ce lieu de pouvoir et de pèlerinage en une ville séduisante et surprenante ; mais, prenons y garde, dans ce que nous raconte Guillebert, la nostalgie a sa part, il n'est plus dans la ville qu'il décrit, il plaint à sa façon le temps de sa jeunesse, et les rossignols ne chantent plus devant le Palais de Justice.
- 49 Il y a recomposition de la cité, fabrication d'une ville imaginaire au travers du prisme de la mémoire et de la légende. Paris, et l'on pourrait dire la même chose de n'importe quelle autre ville, n'a plus pour fonction de faire signe, de susciter une interprétation morale. Elle n'est pas davantage le simple lieu de commerce ou d'étape, de « spécialités locales » qu'en marchand avisé Marco Polo savait relever. Elle devient, par le biais du souvenir, une sorte de microcosme, cosmopolite, le miroir de toute humanité.
- 50 Ce point de vue est déjà, qu'on y songe, celui de la Renaissance ; non pas celui, idéal et raréfié, des villes imaginaires de nos dessinateurs en perspective, mais celui au contraire, foisonnant et débordant de vie, que nous propose Rabelais quand il fait se promener Pantagruel dans Paris, que nous fait entendre Jannequin dans ses cris de Paris, qu'offrent à la Vierge les poètes rouennais. Les clercs d'Avignon n'en sont pas là. C'est que pour eux, obstinément, la signification est ailleurs.

Excursus 2 : d'une ascension

- 51 Une confirmation s'en trouvera chez un auteur que Bersuire et Jean XXII ont connu et estimé : Pétrarque en effet, familier de la cour pontificale, sera un des proches de Bersuire, dont il parle avec estime³¹, alors que Bersuire parlera de lui comme d'un « venerabilem virum magistrum Franciscum de Petaco, poetam utique profundum in scientia et facundum in eloquentia et expertum in omni poetica et historica disciplina »³². On le sait, Pétrarque a effectué l'ascension du mont Ventoux, le 16 avril 1336, et il le raconte dans une lettre justement célèbre. Ses derniers éditeurs ont souligné à quel point ce récit, qui a en principe été rédigé immédiatement après l'ascension est en fait retravaillé, devenant la recomposition littéraire d'une expérience personnelle.
- 52 Pétrarque raconte comment il a été incité à faire l'ascension à l'image de Philippe de Macédoine escaladant le mont Haemos : ce que l'on pardonne à un roi, ne peut-on l'excuser d'un jeune clerc ? Accompagné de son jeune frère, il vient jusqu'à Malaucène, et un paysan qui a fait autrefois l'ascension tente en vain de dissuader les voyageurs. Les voici en route, le frère suivant les lignes de crête, Pétrarque s'efforçant de remonter les vallées. Il s'égare, perd du temps et se trouve contraint de couper par les pentes plus raides. Au sommet, le voici qui, après avoir contemplé les Alpes évocatrices du pays natal, ouvre le volume des *Confessions* de saint Augustin qu'il a emporté avec lui, et lit :
- Les premiers mots où mes yeux s'arrêtèrent disaient ceci : « Et les hommes s'en vont admirer les hauts sommets, les immenses houles marines, les fleuves au large cours, l'Océan qui tout embrasse, les révolutions des astres ; et ils se laissent eux-mêmes à l'abandon ! » Je fus stupéfait, je l'avoue.³³

- 53 La descente, silencieuse, s'achève par la rédaction de la lettre dans leur logis de Malaucène.
- 54 Ce n'est pas le lieu d'analyser longuement le texte, mais on peut souligner qu'il s'articule autour de plusieurs lignes de force ; la première, est évidemment le récit de l'ascension, dont la seule motivation et la seule justification narrative tient en quelques mots :
- Tout d'abord, extraordinairement saisi par l'air que je respirais, impressionné par l'élargissement du panorama, je demeurai comme frappé de stupeur.³⁴
- 55 Précédant la descente, la lecture de saint Augustin amène cette remarque étonnante :
- Je m'en voulais à moi-même d'en être encore à admirer des paysages alors que j'aurais dû dès longtemps apprendre auprès des philosophes du paganisme...
- 56 Nous ne saurons jamais vraiment, de fait, ce qui a pu justifier une telle expédition, et la question de savoir jusqu'où s'étend la vue d'une haute montagne est manifestement secondaire dès que l'ascension est effectuée.
- 57 Le deuxième axe, aisément repérable, est celui du discours d'autorité. Si Pétrarque envisage l'ascension du Ventoux, c'est à l'image de Philippe de Macédoine, cité par Tite-Live. S'il s'obstine, c'est en citant Virgile *Labor omnia vincit improbus*, puis Ovide, les Psaumes et Matthieu, pour s'épanouir au sommet, évidemment, avec une citation de saint Augustin. La descente renouera avec des citations bibliques et, comme en chiasme, intentionnellement, avec Virgile. La citation ne représente plus dès lors un simple ornement du récit de l'ascension. Elle est, le passage de Tite-Live aux *Confessions* le prouve, la marque d'un cheminement intérieur, la preuve tangible que l'ascension dont il est question est autant un édifice verbal, une œuvre littéraire qu'un simple cheminement spatial.
- 58 Le dernier, le plus important dans la perspective qui m'intéresse, est celui de la moralisation. Si nous recherchons les éléments descriptifs du texte, nous ne pouvons que constater leur rareté et leur pauvreté : *est enim prerrupta et pene inaccessibilis saxose telluris moles*³⁵
- 59 Nous apprenons que les pierres et les ronces s'opposent à la montée, mais constatons qu'elles figurent dans le discours du berger qui cherche à les dissuader, et n'apparaissent pas dans le récit lui-même. Le sentier est abrupt, et le regard au sommet ne permettra, en dehors de la mention déjà faite de l'air et de l'espace, qu'une suite de noms, l'Italie, les Alpes enneigées³⁶, Marseille, Aigues-Mortes, le Rhone. Sans attendre la verve d'un Rousseau, on pourrait espérer quelques notations, comparables à celles que fit moins d'un siècle plus tard, Michault Taillevent parlant des Alpes :
- Aussi haultes qu'on peut vir d'ieux
Et sont trestoutes roches bises
De grandes pierres entrassises,
Plus grosses que n'est ung moustier. [...]
Qui en Savoie aler vouldroit,
Il verroit mainte roche horrible ;
Des grans merveilles qu'on verroit
On feroit une grosse bible.³⁷
- 60 Rien, au contraire, ne fait du paysage dans lequel on se trouve et que l'on peut contempler - Pétrarque le contempera, d'ailleurs, longuement - le lieu d'un quelconque discours. Nous nous retrouvons dans la situation de l'infra-verbal évoquée dans les premières lignes de ce travail, où ce que l'on voit n'a pas à être décrit, étant à la fois

évident et secondaire : nous ne pourrions juger du « sentiment de la nature » de Pétrarque que par le temps qui insensiblement s'écoule devant la contemplation de ce spectacle :

On m'avait averti, ce qui eut presque pour effet de me tirer d'un songe, qu'il serait bientôt temps de repartir, car déjà le soleil déclinait, et grandissait l'ombre de la montagne.³⁸

- 61 et par le silence méditatif qui suit la citation de saint Augustin ; juste assez en quelque sorte pour que nous sachions que paysage a joué un rôle.
- 62 Le lecteur moderne, qui attendait plus ou moins consciemment un des premières expressions d'un « sentiment de la nature », se trouve face à une moralisation de la randonnée. Et l'enjeu essentiel de son ascension est bien celui là, l'occasion d'une réflexion sur les vicissitudes de la vie et sur l'exigence d'effort toujours nécessaire pour parvenir à ses fins, qui amène même quelques formules mémorables : « Impossible à un corps quelconque d'atteindre les hauteurs... en descendant ! »³⁹
- 63 Même là, la perspective est renversée : l'ascension ne révèle pas Pétrarque à lui-même par la dimension d'effort qu'elle implique, ou par la nostalgie soudain dévoilée du pays natal. Le paysage se dissout, qu'il s'agisse des rochers et des ronces ou du panorama allant jusqu'aux Alpes, et de ce cheminement, c'est un discours moral qui ressort, qui prend sens par l'Écriture, qui s'explicite par la lecture des *Confessions*. Résumer l'ascension, ce serait dire, aussi bien : « j'ai été lire une phrase des *Confessions* au sommet du Ventoux ». Ce serait, surtout, faire état du cheminement spirituel et moral qui a accompagné le voyage. Ce serait, enfin, considérer que ce qui est à dire et ce qui justifie la rédaction de la lettre, ce n'est pas le cheminement, mais le sens que l'on en tirera. Dès lors, dans l'ascension, il est non seulement licite de voir une figure de l'homme arrivant péniblement à la vertu, mais aussi celle de celui qui s'attache aux choses frivoles au lieu de se retourner vers Dieu. Balancement, renversement des significations, multiplicité des lectures, réflexion toujours orientée vers l'édification et tenant compte de la diversité des indices, nous devons l'admettre, la démarche de Pétrarque est bien proche de celle de Bersuire. Le grand poète et l'obscur encyclopédiste sont les témoins d'une même démarche, qui est le germe de ce que pourra développer la Renaissance.
- 64 En effet, si le monde, jusqu'ici, était une seconde Bible et et nous parlait de Dieu, si l'espace n'était que la convention qui permettait de répartir et d'énumérer les merveilles de Sa puissance, en Avignon, au cours du XIV^e siècle, ils deviennent porteurs d'un autre sens, qui s'ajoute au précédent et le dépassera bientôt. L'homme n'est plus seulement une créature dans la création, il se découvre en train de la contempler ; il n'est pas être dans-le-monde, il se découvre être-au-monde, et son regard est bien sûr le regard de l'individu autant que celui de l'espèce. La lecture tropologique trouve son aboutissement et, non content de parler de l'homme, *le monde me parle de moi*. Ce qui s'instaure, dans ce glissement discret, c'est le passage d'un théocentrisme à un anthropocentrisme, mais qui va se manifester par une chose plus ténue encore, la conscience que l'individu, représentatif de l'ensemble, peut exprimer aussi bien son expérience que sa compréhension du monde. Opicinus traçant ses cartes, Pétrarque méditant sur son ascension, Bersuire jalonnant ses moralisations par un très personnel *vel dic*, tous participent d'un monde où le paysage et l'espace ne sont plus des décors ou des cadres, mais bien l'endroit où l'individu peut exercer son regard, proposer une vision du monde.

- 65 Qu'elle soit dès lors abstraite, celle des cartes et des synthèses, qu'elle soit l'organisation des connaissances, ou simplement l'ordonnancement de la peinture et des fresques de la chambre du Cerf, la perception de l'espace et du paysage se fait dorénavant par les yeux des hommes. La perspective s'essaie au trompe-l'œil dans les cages à oiseaux qui enchantent la chambre du Pape, et lorsque Simone Martini nous représente, dans l'église des Doms, un Christ en majesté, il met dans sa main un monde qui n'est plus en TO, hérité de l'écriture, mais une *terra spherica* comme le rappelle Bersuire, globe terrestre où se discernent un ciel, des montagnes et des arbres : insensiblement, le monde s'organise en fonction du regard, l'espace abstrait se peuple de paysages.

NOTES

1. Dans l'impossibilité de reproduire toutes les œuvres auxquelles il sera fait allusion dans ce travail, je me permets de renvoyer le lecteur à Michel Laclotte et Dominique Thiébaut, *L'École d'Avignon*, Flammarion, 1985. Il y trouvera non seulement de nombreuses et belles illustrations, mais aussi des études nourries et éclairantes.
2. On devinera, dans de telles formulations, ma dette à l'égard de F. Braudel.
3. Ms de Gand. Reproduit in *Cartes et Figures de la terre*, Centre G. Pompidou, 1980, p. 76, fig. 5.
4. Rares sont les mentions du type du fabliau de *Folle largesse* où il est dit que la mer fait du bien à l'âme.
5. *Débat de l'Hiver et de l'Esté*, in *Recueil de poesies françoises des XV^e et XVI^e siècles*, réunies et annotées par A. de Montaiglon, Paris, Jannet, 1857, t. VI, p. 193.
6. On ne détaillera pas davantage la vie de Bersuire, assez connu par ailleurs. Cf Sarton, III, 454-456, et surtout Ch. Samaran, *HLF*, t. XXXIX, 1962, pp. 259-450.
7. P. Berchorii *Repertorium vulgo dictionnarium Morale*, Anvers, J. Keerbergh, 1609, p. 982.
8. Bartholomæi Anglici *De Proprietatibus Rerum*, lib. XVII, cap. LXII, p. 839
9. *Ibid.*
10. P. Berchorii *Reductorium Morale*, lib. XII, cap LVI, Anvers, J. Keerbergh, 1609, p. 502a.
11. *Rerum memorandarum libri II*, éd. G. Billanovich, V, pp. 102-103.
12. Éditée par Monique Paulmier dans *Spicae, Cahiers de l'atelier Vincent de Beauvais* n°2 et 3, éd. du CNRS, 1980, 1981.
13. On pourrait voir d'ailleurs dans le destin divers des deux encyclopédies les attitudes caractéristiques des deux ordres mendiants, l'un plus rigoureux et classificateur, l'autre plus attentif à la saveur des choses...
14. Outre Guy Roux et Muriel Laharie, *Art et folie au Moyen Âge. aventures et énigmes d'Opicinus de Canistris (1296-vers 1351)*, Paris, le Léopard d'or, 1997, on pourra consulter D. Hüe « Tracé, écart : le sens de la carte chez Opicinus de Canistris », *Colloque d'Orléans, Terres Médiévales*, sous la direction de B. Ribémont Avril 1990, éd. Klincksieck, 1993, pp. 129-158, et -- « Pour la lettre et pour le trait : Formes et formation de l'Europe »,

Colloque d'Orléans, *De la Chrétienté à l'Europe*, Mai 1993, éd. Paradigme, 1995, pp. 105-131.

15. *Mons est tumor terræ, solo pede tangens terram versus cælum superius elevatus ; ideo dicuntur montes, quasi eminentes, secundum Isidorum. Et sunt montes solidi, compacti, versus cælum erecti, cum terra conjuncti, quandoque interius sunt concavi et cavernosi, & ideo ratione vacuitatis aquas sibi attrahunt atque fugent, quas tandem emittentes efficiuntur sempiternorum fontium, & plurium principium et origo. Et sunt montes metallorum et lapidescontentivi, aromatum et fructuum productivi, radiorum solarium præ cæteris susceptivi. Op. cit, lib XIV, cap. II, p. 433.*

16. *Tales sunt viri sancti et perfecti, quia vere versus cælum eriguntur per contemplationem, spem & affectionem, terram tamen, id est, infernum, tangunt inferius per timorem et considerationem - vel terram, id est propriam vilitatem tangunt per humilitatem[...]. Isti sunt concavi per humilitatem, vacui per paupertatem & ideo aquas devotionis et gratiæ, scilicet scientiæ, lachrymarum et compassionis attrahunt a Deo, et acquirunt, & sic fluvium sacræ doctrinæ alii defluunt et emittunt, sicut patet de Augustino et alius doctoribus [...] Currentium aquarum et metallorum et preciosorum lapidum, id est virtutum et meritorum sunt interius contentivi [...] Aromatum autem et fructum, id est bonæ famæ & bonarum operationum sunt exterius possessivi. Ibid, p. 433.*

17. *Ibid*, p. 434.

18. *Ibid*.

19. P. Bersuire, *Reductorium*, lib. XIV, cap. XXIX, p. 610.

20. Cf. Lam. 1, 1 : *Quomodo sedit sola civitas plena populo « Eh quoi ! elle est assise solitaire, cette ville si peuplée ! ».*

21. *Op. cit.*, lib. XIV, cap. XXX, p. 592.

22. Ms. Vat. Pal. Lat. 1993, pl. 2. reproduit in Richard Salomon, *Opicinus de Canistris, Weltbild und Bekenntnisse eines Avignonesischen Klerikers des 14. Jahrhunderts*, Studies of the Wartburg Institute, 1936.

23. « Nicostrate, mère d'Évandre, fameuse devineresse, qui fut nommée *Carmentis* et *Carmenta*, parce qu'elle ne donnoit ses prédictions qu'en vers ». (Chompré, *Dictionnaire abrégé de la fable*, N^{lle} édition, Paris, 1808, *ad verb.*).

24. *Op. cit.*, p. 660.

25. Marco Polo, *La description du monde*, ch. 33, éd. P. Y. Badel, coll. Lettres Gothiques, 1998, p. 102.

26. *Op. cit.*, ch. 85, pp 211-212.

27. Cf. A. Buisine *Atget ou la mélancolie en photo*, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1994, p. 107.

28. Marco Polo, *Le devisement du Monde (livre des merveilles)*, édition Moule-Pelliot, version française de L. Hambis, La Découverte, 1984, p. 93 (le manuscrit édité par P.-Y. Badel ne contient pas ces remarques). La question de l'authenticité de ces lignes ne nous retiendra pas ici.

29. Guillebert de Metz, *La description de la ville de Paris*, ch. XXI, in *Paris et ses historiens aux XIV^e et XV^e siècles*, éd. Le Roux de Lincy et L.M. Tisserand, Imprimerie impériale, 1867, p. 159. Rééd. partielle Paradigme, *Le Paris de Charles V et de Charles VI*, 1992, p. 89.

30. *Ibid.*, p. 232 (rééd. p. 162)

31. *Dum in gallicis agerem adolescens, nobiles quosdam et ingeniosos viros tam de ulteriore Galli quam de Italia venientes ad me vidi, nullo alio negotio tractos quam ut me viderent mecumque colloquerentur, quorum unus fuit honorifice nominandus Petrus Pictavenis, religione et litteris vir insigni, (Epistolæ seniles, lib. 16, ep. 1, cité in Ch. Samaran, op. cit., p. 267)*

32. *Ibid.*, p. 339.

33. *Quod ubi primum defixi oculos, scriptum erat : "Et eunt homines admirant alta montium et ingentes fluctus maris et latissimos lapsus fluminum et oceani ambitum et giros siderum, et relinquunt se ipsos" ». Obstupui, fateor. L'ascension du mont Ventoux*, texte latin, traduction et commentaires de Paul Bachmann, postface d'Ève Duperray, musée Pétrarque-Clepsydre 1996, pp. 28 - 29. On peut se demander si ce n'est pas de ce texte que peut venir la référence à l'autorité de saint Augustin chez Bersuire lorsqu'il parle des montagnes. Cf. note 16.

34. *Ibid.*, pp. 22-23. *Primum omnium spiritu quodam aeris insolito et spectaculo liberiore permotus, stupendi similis steti.*

35. P. 16.

36. Qui suscitent l'évocation d'Hannibal !

37. Michault Taillevent, *Dialogue fait par Michault de son voyage de Saint Glaude*, in R. Deschaux, *Un poète bourguignon du XV^e siècle, Michault Taillevent, édition et étude*, Droz, 1975, pp. 55-56, vv. 10-14, 43-47. Notons au passage que Michault Taillevent, lui non plus, ne décrit pas ce qui est « merveille », c'est-à-dire justement ce que l'on devrait en bonne logique raconter, ce que l'on devrait aussi gloser pour en faire une Bible. On retrouve ici, implicitement, la conviction que la nature est une seconde bible qu'il suffit de lire et commenter. Taillevent ne le fait pas, comme si l'interprétation morale que de tels spectacles impliquent excluait qu'un poète prenne en charge, exigeait un discours théologique autorisé.

38. *Instare enim tempus abeundi, quod inclinaret iam sol et umbra montis excresceret, admonitus et uelut expergefactus*, *op. cit.*, pp. 26-27.

39. *Nec fieri potest ut corporeum aliquid ad alta descendendo perveniat*, *op. cit.*, p. 18.

AUTEUR

DENIS HÜE